

« *Pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous* » (Matthieu 6,12)

La parole de vie de ce mois est tirée de la prière enseignée par Jésus à ses disciples : le Notre Père, prière profondément ancrée dans la tradition juive. Les Juifs également appellent Dieu « Notre Père ».

Les mots de cette phrase nous interpellent : pouvons-nous demander à Dieu d'annuler nos dettes, comme le suggère le texte grec, de la même manière que nous sommes nous-mêmes capables de le faire avec ceux qui ont un manque envers nous? Notre capacité de pardon est toujours limitée, superficielle, conditionnée.

Si Dieu devait nous traiter selon notre mesure, ce serait une véritable condamnation!

« *Pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous* »

Au contraire, ce sont des paroles importantes qui expriment avant tout notre conscience d'avoir besoin du pardon de Dieu. Jésus lui-même les a dites à ses disciples, et donc à tous les baptisés, pour qu'à travers elles ils puissent se tourner vers le Père avec un cœur simple.

Tout découle du fait que nous nous découvrons fils dans le Fils, frères et imitateurs de Jésus qui a été le premier à faire de sa vie un chemin d'adhésion toujours plus totale à la volonté d'amour du Père.

C'est seulement après avoir accepté le don de Dieu, son amour sans limites, que nous pouvons tout demander au Père, y compris de nous rendre toujours davantage semblables à lui, jusqu'à la capacité de pardonner à nos frères et sœurs avec un cœur généreux, jour après jour.

Chaque acte de pardon est un choix libre et conscient, à renouveler avec humilité. Ce n'est jamais une habitude, mais plutôt un chemin exigeant, pour lequel Jésus nous fait prier chaque jour, comme pour le pain.

« *Pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous* »

Combien de fois les personnes avec lesquelles nous vivons – en famille, dans le quartier, au travail ou dans nos études – peuvent nous avoir fait du tort, nous rendant difficile de renouer une relation positive. Que faire? C'est ici que nous pouvons demander la grâce d'imiter le Père :

« *Levons-nous le matin avec au cœur une "amnistie" complète, un amour qui couvre tout, qui sait accueillir l'autre tel qu'il est, avec ses limites, ses difficultés, tout comme le ferait une mère avec son propre fils qui est dans l'erreur. Elle l'excuse, lui pardonne, ne cesse d'espérer en lui...*

Abordons chacun avec des yeux neufs, comme s'il n'avait jamais eu ces défauts que nous lui connaissons. Et recommandons cela à chaque fois, sachant que Dieu, lui, non seulement pardonne, mais oublie. C'est aussi la mesure qu'il nous demande ¹. »

C'est un objectif élevé, vers lequel nous pouvons marcher à travers une prière confiante.

« *Pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous* »

Toute la prière du Notre Père a la perspective du « nous », de la fraternité : je ne demande pas seulement pour moi, mais aussi pour et avec les autres. Ma capacité de pardon est soutenue par l'amour des autres et, d'autre part, mon amour peut en quelque sorte ressentir l'erreur de mon frère : peut-être cette erreur dépend-elle aussi de moi, peut-être n'ai-je pas fait toute ma part pour qu'il se sente accueilli, compris?..

À Palerme, en Sicile, les communautés chrétiennes vivent une expérience intense de dialogue, qui nécessite de surmonter bien des difficultés. Biagio et Zina racontent : « Un jour, un ami pasteur nous a invités chez des familles de son Église, protestante, qui ne nous connaissaient pas. Nous avons apporté quelque chose à partager pour le déjeuner, mais ces familles nous ont fait comprendre que cette réunion n'était pas vraiment bienvenue. Zina leur a alors gentiment fait goûter certaines des spécialités qu'elle avait cuisinées et à la fin, nous avons déjeuné ensemble. Après le déjeuner, ils ont commencé à souligner les défauts qu'ils voyaient dans notre Église. Ne voulant pas entrer dans une guerre verbale, nous leur avons dit : quel défaut, quelle différence entre nos Églises peut nous empêcher de nous aimer? Habitué à des diatribes constantes, ils ont été étonnés et désarmés par une telle réponse et nous avons commencé à parler de l'Évangile et de ce qui nous unit, qui est certainement beaucoup plus que ce qui nous divise. Au moment de nous dire au revoir, ils ne voulaient plus que nous partions. Nous leur avons alors proposé de dire le Notre Père, au cours duquel nous avons ressenti très fortement la présence de Dieu. Ils nous ont fait promettre que nous reviendrions parce qu'ils voulaient que nous fassions connaissance avec le reste de la communauté, ce qui fut le cas par la suite. »

Letizia MAGRI et la Commission Parole de vie

(1) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, décembre 2004; cf. *Parole di Vita*, éd. Fabio Ciardi (Opere di Chiara Lubich 5; Città Nuova, Rome 2017) p. 739.

Igino GIORDANI, *Journal de feu*, NC 1987, p.124-125

20 juin 1958

J'ai besoin de tous et de personne. Dieu seul. Dieu seul m'est indispensable. Sans nourriture, je ne vis pas. Sans air, je suffoque. Sans vêtements, je gèle. Sans amitié, je dépéris. La joie me vient de ma famille et des compagnons. Mes rivaux et mes adversaires me sont utiles car, en m'obligeant au pardon, ils demandent mon amour. L'amour est une joie. Pourtant, je peux me passer de tous et de tout, dussé-je même en mourir dans d'atroces souffrances. Si Dieu est là, tout est néant en lui, et le néant est tout pour lui. Il fait de la mort la porte de la vie et de l'abandon une épiphanie car, grâce à lui, la souffrance introduit dans la Plaie où se trouve le Paradis. Que de bienfaits n'ai-je pas reçus de mon père et de ma mère, de mes frères, de ma femme et de mes enfants, de parents et d'amis, depuis ma jeunesse et jusqu'à ce jour! Pourtant, si je les perds, je les retrouve en Dieu. Mais si je perds Dieu, je les perds tous, et je me perds avec eux. Tous me sont utiles, seul Dieu m'est nécessaire. Seul avec Lui, tous sont avec moi, dans l'éternité.

Klaus HEMMERLE, *Dieu, l'homme, les hommes*, NC 1972, p.60-62

Nos rapports mutuels

En réfléchissant sur le fondement d'où provient notre unité mutuelle comme lieu de notre unité avec Dieu, d'où provient notre communion réciproque en tant que communion avec Jésus parmi nous, nous avons entrevu la voie qui nous permettra d'en réaliser le commandement et la promesse dans le moment présent. Cette voie ne peut être différente de celle qu'a suivie Jésus. On ne peut la découvrir que dans son aliénation et son abandon.

Et qu'est-ce que cela veut dire? L'unité, qui pour nous représente le but de toute vie sociale, est inaccessible par les deux voies qui apparemment permettraient de la réaliser rapidement : à savoir la voie de l'autorité et celle du sentiment.

D'abord, l'autorité ne peut réaliser l'unité à partir d'une prescription venue du dehors. Jésus ne nous a pas unis par un commandement, en nous soumettant de l'extérieur à la volonté du Père. Au contraire, il nous a assumés, il nous a accueillis en venant nous chercher là où nous étions. Il est venu à nous. Il nous a rassemblés, mais grâce à un contact personnel avec chacun dans sa singularité, dans son isolement, dans son farouche éloignement et son exil. Il nous a pris là où nous sommes, dans nos querelles, nos brouilles et nos discordes, et il nous a réunis.

Une autre voie s'est révélée absolument inefficace bien que souvent tentée par les hommes pour atteindre à l'unité : la sympathie naturelle, la communauté d'intérêts. Mais quand ces forces ont craqué l'amour de Jésus est toujours agissant : il nous prend quand nous n'avons plus en nous aucun point d'appui

pour tenir. Le oui de l'amour de Dieu pour nous, alors que nous sommes en perdition dans la tempête du péché, procède d'une initiative strictement divine. Réaliser l'unité entre nous signifie : toujours recommencer; et pour cela il ne suffit pas de serrer encore les liens de la sympathie, de la solidarité, de l'utilité ou de la bienveillance. Pour aller de l'avant il n'y a plus qu'une ressource : entrer dans le oui de Dieu, le oui que Dieu, dans la mort et l'abandon de Jésus, nous a jeté comme un pont entre nous, quand tous les ponts purement humains étaient détruits.

Par là nous ne voulons minimiser ni l'autorité humaine en tant que facteur d'ordre, ni l'importance des liens et des rapports naturels. Cependant, ils ne suffisent pas à assurer cette unité plénière que Dieu nous a rendu accessible par le sacrifice de Jésus-Christ. Or nous ne pouvons espérer atteindre à cette plénitude par un autre chemin que celui que Dieu nous a ouvert : il nous faut suivre Jésus, tandis qu'il se donne. Cet itinéraire est celui de la libération. Finie la peur de nous-mêmes qui s'achève en lâcheté, les uns devant les autres. Retrouvées dans une fraîcheur nouvelle, les attaches que la nature fixe entre nous, même sur le plan du sentiment ou de l'intérêt.

L'ordre, la rectitude des rapports sociaux, et aussi bien leur chaleur humaine sont un fondement de rechange, indispensable là où l'union ne se réalise pas à plein sur le plan purement naturel ou matériel. L'unité, qui est notre vocation, exige bien plutôt que nous placions à sa base, pour ce qui nous regarde, ce qui en est le fondement de par Dieu : la miséricorde par laquelle il nous a saisis en Jésus crucifié, quand son abandon l'a solidarisé avec notre sort. De même que l'alliance entre Dieu et le peuple d'Israël devait se réaliser non seulement dans la fidélité à Dieu mais dans la fidélité réciproque et dans le respect du pacte, de même en serait-il – et plus radicalement – pour l'alliance nouvelle et éternelle que Dieu a conclue avec l'humanité, dans le sang de Jésus. C'est le pacte de sa miséricorde qui nous a été offert en Jésus de façon irrévocable.

Notre unité au nom de Jésus monte à ce niveau quand nous répondons à la miséricorde de Dieu en Jésus à notre égard par le pacte de miséricorde entre nous, c'est-à-dire par la convention explicite de nous pardonner mutuellement « soixante-dix fois sept fois » (Mt 18,21). Ce n'est sans doute pas une coïncidence accidentelle si cette exhortation de Jésus au pardon inlassable fait suite dans l'Évangile, sans transition, à la promesse de sa présence au milieu de nous, là nous où nous sommes un en son nom.

Le recommencement inlassable que nous permet le pardon mutuel est le fondement que nous devons poser parmi nous à une société chrétienne vivante. La réalisation de l'aspect sociologique de la foi en dépend.

Rien là-dedans de romantique ou de chimérique. Au contraire, c'est le moyen de faire passer à l'acte la vérité intégrale. La disposition à pardonner rétablit les relations entre personnes, les libère des émotions, des exaspérations; alors seulement le regard s'ouvre sur ce qui entre nous est possible et nécessaire, et c'est tout bénéfique pour l'un et l'autre partenaire.